



ÉTIENNE DAHO DÉVOILE SES SECRETS

Le chanteur se raconte dans un beau livre, écrit par son amie Sylvie Coma.

Il revient sur les étapes majeures de sa vie, de son enfance tourmentée en Algérie à cette joie de vivre qui le porte encore à 66 ans. Et nous en parle en exclusivité.

Interview Benjamin Locoge / Photo Hélène Pambrun

Dans ce discret studio parisien, Étienne Daho apporte une touche finale à «Tirer la nuit sur les étoiles», son treizième album studio, qui sortira en mars prochain. Il est très heureux du résultat. Et les trois titres qu'il nous fait écouter ce jour-là nous font vite comprendre pourquoi. Daho chante divinement des textes bouleversants, comme ce «Boyfriend» languissant et plein de soleil. Orchestrations sublimes, chant aérien, basse groovy et cordes luxuriantes nous en mettent plein les oreilles. Mais Étienne n'est pas là pour défendre ce prochain (grand) disque. Non, il a accepté de nous parler de cet objet massif : «Étienne Daho. A Secret Book», un beau livre de près de 400 pages dans lequel il se raconte grâce à la plume de son amie Sylvie Coma. Cette distance lui permet de lever enfin le voile sur son enfance, lui qui a dû fuir le massacre d'Oran, sa ville natale. Étienne ne s'était jamais livré aussi intimement, donnant pour l'occasion des centaines de documents personnels : photos d'enfance, bulletins scolaires, images de vacances, lettre de sa mère, jusqu'à dévoiler son intérieur parisien gorgé de souvenirs. Confortablement installé dans le canapé – «On se croirait chez le psy» –, il revient sur ce projet dantesque avec une sincérité désarmante.

Paris Match. Vous avez choisi de vous raconter au travers de la plume de votre complice Sylvie Coma. C'était plus simple ainsi ?

Étienne Daho. Oui, c'est plus facile de se faire raconter par les autres. Je n'ai pas choisi Sylvie Coma au hasard, j'habitais chez elle quand j'enregistrais mon premier album. Je lui ai pourri la vie pendant un mois en rentrant tous les soirs à des heures pas possibles... On s'était rencontrés au lycée, c'était une fille magnifique. On s'est parfois perdus de vue, mais globalement nous sommes restés proches.

Vous lui avez parlé de votre enfance à Oran, ce que vous n'aviez jamais fait jusqu'alors. La famille Daho a dû fuir la ville en 1962 juste avant le massacre, pour s'installer au cap Falcon.

Ces années-là sont fondatrices mais j'ai vécu plus longtemps à Londres qu'en Algérie... Ce sont tous ces bouts mis ensemble qui me fabriquent. En Algérie, la vie était compliquée à cause [SUITE PAGE 10]



1964 : avant de s'envoler pour la France, il pose entouré des femmes de sa vie : deux de ses tantes, sa grand-mère, sa mère et sa tante Francine.



de la guerre mais, enfant, on s'accommode de tout et l'on peut même jouer sous les bombes. Mes sœurs et moi devions éviter les cadavres dans la rue, nous baisser pour passer sous les fenêtres par peur de prendre une balle, s'allonger dans les voitures quand on circulait. Lorsque je suis arrivé à l'école en France, mes petits camarades avaient une vie normale, ils vivaient avec leurs deux parents, ce qui n'était pas du tout mon cas. Alors j'ai essayé de me rendre invisible. Cela a duré jusqu'à l'adolescence où, tout d'un coup, on m'a trouvé cool.

Vous ne vouliez pas être fils d'immigrés ?

Mon père avait disparu en France en 1960, ma mère comme moi ne pouvions pas quitter l'Algérie sans son autorisation. Donc je suis venu seul avec ma tante et mon oncle qui se sont occupés de moi. Ce que je considérais parfois comme étant une grande sévérité de leur part était en fait un aiguillon. Cela m'obligeait à être bon à l'école pour exister. Parce qu'au fond je ne voulais pas être considéré comme l'immigré. J'avais envie d'avoir une nouvelle vie ici, d'être face à une page blanche. Ma tante Francine m'a transmis très tôt l'idée qu'on pouvait sortir de sa situation par la culture. C'est elle qui m'a offert mon premier Gaston Leroux, "Le fantôme de l'Opéra". Et là, un monde s'est ouvert à moi.

Comment viviez-vous l'absence de votre mère ?

C'est très bizarre parce que j'ai fait de la situation quelque chose de normal. Ma mère est arrivée quelques mois plus tard et nous sommes allés vivre ensemble à Rennes.

Vous publiez une lettre qu'elle vous adresse dans les années 1990 où elle vous dit sa fierté et son amour...

Elle n'était pas quelqu'un de démonstratif, c'était un peu "marche ou crève". Donc cette lettre est assez bouleversante pour moi. Même si je ne doutais pas de son amour pour nous, ses enfants, elle n'a jamais su nous l'exprimer. Dans cette lettre, elle s'est lâchée... Lorsqu'elle est arrivée en France, elle n'avait jamais travaillé parce que mon père était un homme très aisé. Ça a été compliqué pour elle de trouver un travail, de laisser ses enfants seuls toute la journée. Elle vivait dans une anxiété permanente. Ma réussite a été un soulagement pour elle aussi. Quand j'ai reçu des médailles ou des récompenses, je les ai acceptées pour elle.

Grandir sans père, est-ce le drame de votre vie ?

Je ne crois pas. Ce qui m'a toujours étonné, c'est que, à partir du moment où il est parti, nous n'avons plus jamais parlé de lui. Un silence étrange s'est installé

« Mon père était un fêtard, ma mère une femme de devoirs à la maison. Moi, je peux être les deux ! »

dans la maison à son sujet. Mais là j'ai compris que, chez nous, on ne dit pas ses peines ou ses chagrins. On avance, on marche et on ne se plaint pas. C'est notre côté reine d'Angleterre. [Il rit.]

Cet épisode reste une souffrance ?

Honnêtement, non. En vieillissant, j'ai compris que mes parents ont été des jeunes gens qui se sont aimés pour des mauvaises raisons. Et qui ont connu des problèmes de couple comme tout le monde. J'ai souvent dit pour rigoler : "Il est parti, il a bien fait !" Et aujourd'hui je ne suis pas loin de le penser vraiment.

À son décès, votre mère vous suggère d'aller à ses obsèques.

À sa mort, elle nous a dit : "Si vous n'allez pas à son enterrement, vous le regretterez." J'ai trouvé ça très beau de sa part. J'y suis allé, j'ai compris que je n'avais rien à faire là et je suis remonté dans le taxi avec les deux potes qui m'accompagnaient. Et on est tombés en panne sur l'autoroute. J'ai vu ça comme un signe de la justice divine. [Il rit.] Mon père était un fêtard, un homme de la nuit et des plaisirs, un épicurien. Ma mère était une femme de devoirs à la maison. Et moi, je peux être les deux, en fonction du moment !

Votre père est quand même celui qui rapporte à la maison un album des Beach Boys.

C'est la seule chose qui m'est restée de lui. Il y a toujours eu de la musique chez nous, je me suis fabriqué l'oreille entre mes parents et mes sœurs. Il y a eu beaucoup de joie, de gaieté, de musique, de soleil dans mes jeunes années, malgré la situation.

Il vous faudra attendre un soir de décembre 1979 pour annoncer à Elli et Jacno : "J'écris des chansons."

À cette période-là, je ne me sentais pas capable d'en parler à mes amis. J'étais plutôt le bon copain avec qui on fait la fête, mais je n'en étais pas aux premières lignes. Et ce soir-là, après le concert des Stinky Toys que j'avais organisé à Rennes, on a passé la nuit à discuter dans mon petit appartement et j'ai fini par dire que je faisais des chansons. Je me sentais en confiance avec eux parce qu'ils aimaient aussi Françoise Hardy et le Velvet Underground. Ils sortaient des clous par rapport à mes amis un peu trop snobs. Moi, j'ai toujours adoré les yéyés, par exemple. Les chansons de Françoise Hardy, de Johnny Hallyday et de Sylvie Vartan faisaient partie de ma culture. Tout ce que mes amis n'aimaient pas...

PROFIL

1956

Naissance à Oran le 14 janvier.

1964

Quitte l'Algérie avec sa tante Francine.

1976

Premiers émois musicaux à Rennes.

1984

Premier album, « Mythomane ».

1993

La dahomania a raison de son corps et de son âme. Il part vivre à Londres.

2022

De retour à Paris, il enregistre son treizième album studio.



1981 : chez lui avec Ellie Medeiros.



2005 : vacances à Ibiza.



« Étienne Daho.
A Secret Book »,
éd. de La Martinière,
384 pages, 49,90 euros.
En librairie
le 28 octobre.

Quelle est la première chanson que vous avez écrite ?

Elle s'appelait "Attendre". Ça montre déjà l'état d'impatience dans lequel j'étais à 14 ans. [Il rit.]

Vous n'avez pas appris la musique pour autant.

Je n'avais pas les moyens de m'acheter un instrument, de me payer des cours de guitare. Cela m'a permis de développer un système de notation pour me souvenir des mélodies que je composais dans ma tête. Et c'est encore celui que j'utilise aujourd'hui. Quand j'ai une ligne de basse ou une partie de cuivres à l'esprit, je la chante à mes musiciens. C'est comme ça que je communique avec les autres. Je n'ai pas besoin d'écrire quoi que ce soit, toutes les productions des chansons sont dans ma tête.

La musique en 1979-1980, c'est un espoir ? Un monde possible ?

C'est un oxygène. La musique pour nous était vraiment le Graal. L'objet disque avait une vraie valeur. C'étaient les disques, les bouquins, les fêtes, les bars...

Et il y a le Batchi, ce night-club de Rennes où vous passez vos nuits...

[Il rit.] La porte s'est ouverte sur un monde inconnu...

Celui de l'amour et de la sexualité ?

Ça, je l'avais découvert bien plus tôt. [Il rit.] Le Batchi était l'endroit où toute la scène rock se retrouvait parce que le patron nous trouvait suffisamment décoratifs pour nous laisser entrer sans payer et, souvent, il nous arrosait gratuitement. Mais bon, il a quand même essayé de me buter le jour où je me suis refusé à lui. Dans ma naïveté, je considérais toutes ces attentions comme de la grande gentillesse...

Vous arrivez à Paris en 1981 et vous allez galérer pendant trois ans...

Oui, mais l'argent n'a jamais été une obsession, encore moins une garantie de mon bien-être moral. J'ai commencé à gagner de l'argent en 1986, après "Tombé pour la France". Jusque-là, je n'avais rien, j'habitais chez les uns, chez les autres et ça m'allait. Quand je devais faire des télé, on me prêtait des vêtements qui étaient toujours trop grands pour moi. J'étais fier d'être identifié comme quelqu'un qui compte, même si mon premier album n'a pas marché.

En 1986, vous rencontrez Tony Krantz, l'attachée de presse qui, dites-vous, va vous faire basculer dans le cœur du grand public.

Oui, c'est vrai, elle m'a fait faire des choses que je n'avais pas envie de faire, elle m'a décoincé quand je n'étais pas à l'aise avec le succès.

« Je ne vis que des passions assez folles, absolues, je ne sais pas aimer de manière raisonnable » Étienne Daho

Vous aviez peur de la variété ?

Oui. Ce n'était ni ce que j'écoutais ni ce que j'aimais. Donc j'utilisais ce mot-valise de "pop" qui me protégeait un peu. Je venais d'un autre monde, qui pensait que le succès n'était pas un truc très joli. Heureusement, j'en suis revenu depuis... Parce qu'au fond c'était fantastique de se sentir aimé, d'être en tournée, d'avoir un album qui marche, de chanter dans des salles de plus en plus grandes.

Cette dahomania donnera lieu à plusieurs effondrements...

J'ai une excellente santé, une vitalité hors du commun et une capacité de travail très importante. Donc je ne vois jamais le moment où il faut que je calme le jeu. Dans ces années-là, j'étais grisé. J'arrivais aux Bains Douches, on m'ouvrait la porte et je rentrais avec cinquante copains, on était rincés jusqu'à plus soif. On organisait des fêtes pour moi au Palace... On se disait tous : "Die young stay pretty". C'était le climat de cette génération : avoir une vie sexuelle débridée, prendre n'importe quelle substance.

Comment vous êtes-vous maintenu au plus haut niveau ?

J'ai toujours fait passer ma passion avant tout. La musique est pour moi un don de soi absolu, total. Et, forcément, je suis passé à côté du mariage, de relations qui auraient pu durer...

Au moins deux de vos albums, "Paris ailleurs" et "Corps et armes", sont le récit d'histoires d'amour que vous avez vécues. Ça vous a fait du bien de les chanter ?

Oh, tous mes albums parlent de ça. Chaque chanson d'amour est une célébration, car une histoire ne se termine jamais vraiment, elle évolue vers autre chose, vers quelque chose de l'ordre de l'éternel, et je trouve ça assez fantastique. Elli, ma première amoureuse, est toujours là, toutes les femmes et tous les hommes que j'ai aimés, je les aime toujours. À de très rares exceptions, nous sommes restés amis.

C'est votre carrière qui a fait que vos histoires se sont terminées ?

Ça n'a pas aidé... [Il rit.]

Vous êtes le genre d'homme qui tire sur les étoiles par amour ?

Ah oui, je peux ! Je ne vis que des passions assez folles, absolues, je ne sais pas aimer de manière raisonnable, je ne sais pas comment on fait. Et c'est ce que je raconte dans mon prochain album...

Après ce livre, il vous reste encore de nombreux secrets à révéler ?

Tout est raconté ici avec authenticité. Il n'y a aucun truc caché dans le placard. J'ai une belle vie, il n'y a rien dont je pourrais avoir honte. Quand je parlais trop dans mes premières interviews, je me faisais engueuler par ma famille. J'avais l'impression qu'il ne fallait rien dire pour ne pas blesser ma mère, mes sœurs. Et cela m'a longtemps pesé. Parce qu'en vrai je suis un homme de joie et d'amour. — Interview Benjamin Locoge